

RECHERCHE LINGUISTIQUE ET INTERFERENCES DE SUBSTRATS¹

Abderrahmane Hadj-Salah

Centre de Recherche Scientifique et Technique
pour le Développement de la Langue Arabe

Résumé

Cette étude traite des interférences de substrats et leur inévitable influence sur les chercheurs bilingues dans les sciences du langage et particulièrement dans le domaine du vocabulaire. Un rapide aperçu est donné concernant les visions du monde et la dénomination et les transferts de concepts du point de vue des philosophes et savants occidentaux et arabes. Une description de ces transferts pour ce qui concerne la langue arabe est présentée avec de sérieuses réserves concernant la tendance au transfert systématique dû surtout à la traduction hâtive et massive vers l'arabe, transfert qui peut-être négatif eu égard aux spécificités de la vision arabe notamment pour ce qui concerne les sciences du langage chez les anciens savants arabes.

Mots clés

Visions du monde - transfert de concepts - recherche linguistique

¹ Paru dans « Les journées d'information sur les relations entre la langue arabe et la langue française », SD. (Tenues à Sassenage en 1974).

الملخص

تعالج هذه الدراسة تداخلات المنشأ اللغوي وتأثيرها الذي لا مفرّ منه على الباحثين المزدوجي اللّغة في ميدان علوم اللغة وخاصة في ميدان المفردات. أُعطيت نظرة مختصرة حول رؤى العالم والتسمية ونقل المفاهيم من وجهة نظر الفلاسفة وعلماء الغرب والعرب. وقُدّم وصف النقول بالنسبة للّغة العربية بتحفظ كبير فيما يخص نزعة النقل الشامل - الناتج خاصة من الترجمة المعجّلة والمكثفة إلى العربية، وهذه النقول يمكن أن تكون سلبية بالنسبة لخصوصيات النظرة العربية خاصة فيما يتعلق بعلوم اللغة عند العلماء العرب القدامى.

الكلمات المفتاح

رؤى العالم - نقل المفاهيم - البحث اللغوي.

Abstract

This study deals with the unavoidable influence of substratum interferences on bilingual researchers of language sciences, and more particularly of the domain of vocabulary. A brief survey is given about the views of the world, the denomination and the transfers of concepts as seen by western and arab philosophers and scholars. A description of these transfers for what concerns the arabic language is presented with serious reserves about the tendency to systematic transfer - due mainly to massive and hurried translation into Arabic ; such transfer can be negative considering the particularities of the arabic view, notably for what concerns the language sciences according to ancient arab scholars.

Keywords

Views of the world - concepts transfer - language research.

Malgré les nombreuses et excellentes études qui ont été faites depuis quelques décennies à propos des transferts de concepts d'une langue à l'autre et des interférences de substrats qui en découlent, il ne nous semble pas qu'ouvrir de nouveau le débat sur ces problèmes soit absolument inutile. Cela apparaîtra d'autant plus clairement qu'il ne sera question ici que de l'influence de ces phénomènes sur la recherche linguistique. De plus nous nous appuierons principalement, en fait d'interférences, sur le cas des chercheurs de culture arabo-française, or c'est là un domaine qui ne nous paraît pas avoir été traité jusqu'ici dans l'optique d'un Sapir ou d'un Whorf ni même suscité tout l'intérêt qu'il mérite.

Visions du monde et langues humaines en Occident²

La découverte des phénomènes de contact ou de contamination linguistique et la prise de conscience de leur importance pour la recherche linguistique est un fait déjà ancien. Mais il n'en va pas du tout de même de ce qu'on s'accorde à considérer aujourd'hui comme l'une des plus importantes caractéristiques du langage humain à savoir son caractère contraignant eu égard à la pensée du locuteur et par suite déterminant dans la formation des concepts. En effet, en dehors des vues très hermétiques mais combien originales de Von Humboldt, la seule conception qui a prévalu dans le monde occidental jusqu'à Saussure et Sapir a été celle de la préexistence des signifiés par rapport à leurs signifiants et leur parfaite adéquation aux choses auxquelles ils réfèrent. "Nous partons de l'idée, remarque E. Cassirer à propos de cette conception, que le monde, le réel, est donné tout fait dans son existence comme dans sa structure, et qu'il s'agit pour l'esprit humain de prendre simplement possession de cette réalité donnée" (Cassirer, 1969, 39). A partir de là on ne pouvait douter de l'universalité des concepts et de la parfaite coïncidence des "vision du monde" exprimées par les différentes langues humaines. Ce furent d'abord Wilhelm Von Humboldt et ses disciples immédiats qui réagirent contre cette façon d'envisager les rapports entre l'expérience de ce monde que peuvent avoir les hommes et les langues qu'ils parlent. On connaît les célèbres propos de Humboldt à ce sujet : "Le langage lui-même n'est pas un Ergon (une œuvre déjà constituée) mais une Energiea (une activité)" (Humboldt, 1903, 45) et "La langue est l'organe qui façonne la pensée... Les caractéristiques mentales et le développement de la langue d'une nation sont si intimement liés que l'un étant connu, on pourrait en déduire entièrement l'autre". "Humboldt, dira plus tard le même Cassirer, a qualifié de "vraiment désastreuse pour la linguistique" l'idée très répandue que les différentes langues ne feraient que donner des noms à une même masse d'objets et de concepts existant indépendamment d'elles. Il réclame au contraire une interprétation et une analyse qui montrent que chaque langue particulière contribue à la formation de la représentation objective, et comment elle procède à cette formation" (*ibid.*, 41). Au début de ce siècle, Ferdinand de Saussure affirmait dans une phrase restée également célèbre : "Il n'y a pas d'idées préétablies et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue" (Saussure, 1966, 155). De ces vues, les linguistes et la plupart des anthropo-

² Les développements contenus dans ce paragraphe ne s'adressent évidemment qu'aux non initiés. Ils constitueront pour nos collègues linguistes, anthropologues et autres spécialistes, un simple rappel qui leur permettra de mieux situer les développements essentiels de cet exposé.

logues et philosophes ont retenu deux choses : la première est que les signifiés véhiculés par les mots appartenant à une langue donnée ne sont pas entièrement indépendants de la structure particulière qui la caractérise : la seconde qui est une conséquence de cette première constatation, est que chaque langue possède sa propre vision du monde qui ne coïncide pas forcément avec celles des autres langues. Ainsi Edward Sapir : "La langue n'est pas un simple inventaire plus ou moins systématique des divers items d'expérience qui paraissent pertinents à l'individu... C'est aussi une organisation symbolique créative autonome, qui ne réfère pas seulement à une expérience acquise en grande partie sans son aide, mais qui, en fait, définit l'expérience pour nous" (Sapir, 1931, 578) et Jost Trier : "Chaque langue est un système qui opère une sélection au travers et aux dépens de la réalité objective... chaque langue structure la réalité à sa propre façon et, par là-même, établit les éléments de la réalité qui sont particuliers à cette langue donnée" (Trier, 1934, 428) et Louis Hjelmslev : "Une même "chose" physique peut recevoir des descriptions sémantiques bien différentes selon la civilisation envisagée" (Hjelmslev, 1954) et enfin André Martinet : "En fait, à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience. Apprendre une autre langue ce n'est pas mettre de nouvelles étiquettes sur des objets connus, mais s'habituer à analyser autrement ce qui fait l'objet de communications linguistiques" (Martinet, 1967, 12) c'est ce qu'exprime Emile Benveniste dans cette belle formule : "Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé" (Benveniste, 1954, 133).

C'est surtout l'anthropologue américain Benjamin L. Whorf qui a le plus profondément bouleversé la conception classique de la langue comme calque de la réalité et sensibilisé au plus haut point les linguistes et autres spécialistes des sciences humaines de notre époque - en Occident tout au moins - aux problèmes qui découlent des contacts de langues et de civilisations. Ce chercheur est parvenu à de tels résultats grâce à une étude extrêmement sérieuse dans laquelle il a consigné et disséqué un très grand nombre d'observations sur les langues indigènes d'Amérique (la langue Hopi principalement) qu'il met systématiquement en parallèle avec les langues européennes³. En réalisant ainsi, concrètement et méthodiquement, une partie des objectifs que ses prédécesseurs - et Humboldt tout particulièrement - avaient assigné à la recherche linguistique, il a du

³ Cette conception d'une linguistique comparative qui ne serait pas essentiellement génétique est malheureusement assimilée par certains auteurs à la typologie des langues qui vise beaucoup plus à tirer des inventaires empiriques, une classification et des constantes qui serviraient à la fonder. On parle aussi de "grammaire contrastive" en pédagogie linguistique. Il s'agit d'une mise "en contraste" des grammaires descriptives relevant de deux langues différentes. Vinay et Darbelnet traitent des problèmes de correspondance du français et de l'anglais (ainsi que Malblanc pour ce qui concerne le français et l'allemand) sous l'appellation de "stylistique comparée" et se donnent pour objectif de fournir une méthode de traduction. Quant à Georges Mounin, c'est aussi dans le cadre de la traduction qu'il soulève, dans sa thèse, des problèmes similaires mais d'un point de vue théorique. En fait, nous ne saurions être en total désaccord avec eux (puisque leur intention était de traiter un tel sujet en s'appuyant sur la linguistique) mais on doit reconnaître que ce domaine de recherche sur les problèmes qu'il pose débordent largement aussi bien la pédagogie linguistique que les techniques de la traduction parce qu'il traite précisément du fondement expérimental sur lequel doit reposer toute théorie linguistique générale et véritablement scientifique (et qu'on ne saurait obtenir que par un inventaire complet et une mise en correspondance et en contraste systématique de toutes les données linguistico-culturelles propres à chaque langue, aussi bien phonologico-grammaticales que lexicales car les deux premières ne sont pas toute la langue).

même coup ébranlé les vieilles convictions et fondé, après Sapir, mais sur des bases plus solides encore, non seulement la nouvelle école ethnolinguistique mais surtout la très récente linguistique contrastive qui est appelée à jouer, très certainement, un rôle important dans cette même recherche. En effet, ce qui a manqué jusqu'à présent aux linguistes, c'est non seulement un inventaire systématique et absolument exhaustif des items et structures linguistico-culturels existant (et ayant existé) effectivement à travers le monde (ce qui est loin d'avoir été réalisé) mais aussi une mise en parallèle tout autant systématique et exhaustive de ces items et ces structures (cela ne doit pas apparaître comme utopique si l'on songe à l'extraordinaire puissance des moyens que l'homme s'est donnés depuis peu en matière de saisie de données (l'œil électronique par exemple) et du traitement même de l'information).

Visions du monde et dénomination chez les penseurs arabes

Les anciens linguistes arabes ainsi que ces premiers "philosophes" de la pensée islamiques qu'on appelait "les Mutakallimīn" ont eu à discuter, il y a de cela plusieurs siècles, des problèmes concernant le rapport entre les signifiés et leurs référents. La plupart d'entre eux s'étaient, en effet, rendu compte que les signifiés (*ma'āni*, *madlūlāt*) assignés conventionnellement (*bi-l-waḍ'*) aux signifiants (*alfāḍ dālla*) ne dépendent pas directement des objets auxquels ils se réfèrent (*madlūl 'alayh*). Comme pour Saussure⁴ le rapport de l'objet au signifiant est, pour ces vieux penseurs, toujours médiat : c'est l'image mentale (*al-ṣūra al-dihniyya*) provoquée par la perception exacte ou fautive de l'objet qui suscite l'apparition du signifiant qui lui est corrélié arbitrairement et inversement : le signifiant ne peut faire apparaître dans l'esprit d'un sujet que l'image mentale à laquelle il est habituellement associé dans le parler de ce sujet. La signification est donc liée avant tout à la représentation de l'objet qui peut être particulière à un sujet (représentation accidentellement fautive) ou au groupe social auquel il appartient. Les grandes lignes de cette conception se trouvent exposées dans le **Muzhir** du célèbre compilateur al-Suyūṭī⁵. Voici ce qu'il nous dit : "Il y a désaccord sur la question de savoir si les signifiants sont assignés conventionnellement (*mawḍū'a*) aux images mentales, c'est-à-dire à la représentation que l'assignant⁶ a pu avoir en son esprit au moment où il a décidé d'instituer (un mot) aux entités du monde extérieur". Le Ṣayḥ Abū Ishāq al-Širāzī (m. en 1311) a défendu le second point de vue - le plus acceptable (pour al-Suyūṭī). L'imām Faḥr al-Dīn al-Rāzī (m. en 1210) et ses disciples étaient, au contraire, partisans du premier. Ces derniers ont invoqué à l'appui de leurs thèses le fait que le signifiant varie en fonction des variations de l'image mentale. C'est ainsi qu' "en apercevant de loin une silhouette qu'il prendrait pour une pierre, un individu s'empresserait de lui attribuer ce signifiant. En s'approchant un peu plus, il pourrait

⁴ Cf. "Le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique" (Cours de ling. génér., 98).

⁵ Cette conception est exposée dans d'autres ouvrages d'une façon très détaillée (voir par exemple, le *Maḥsūl* de Faḥr al-Dīn al-Rāzī, manuscrit n° 297, uṣūl, de la Bibliothèque Nat. du Caire et le *Mir'āt al-Šurūḥ* d'al-Bahārī, Le Caire, 1327 H., p. 57 sqq).

⁶ *Al-Wāḍi'* = l' "instituteur" ou le législateur de la langue, le pouvoir qui institue et légifère en matière linguistique et qui est pour la plupart des linguistes arabes l'ensemble de la communauté parlante (nation, groupe ou classe sociale) inspirée ou non par Dieu.

pétuellement insatisfaits de la terminologie que leur fournissaient les traducteurs, déployèrent les plus gros efforts dans ce domaine⁷.

Signalons que les linguistes arabes qui vécurent à l'époque où se répandit la logique d'Aristote réagirent vigoureusement contre la prétention qu'avaient eue les tenants de cette logique d'en faire non seulement le critérium infaillible de tout jugement et raisonnement mais aussi la pierre de touche de toutes les sciences. Fondée sur l'absolue conviction du caractère universel du *mantiq* (la logique d'Aristote) c'est-à-dire des *ma'ānī* qu'il implique, cette doctrine allait être sérieusement ébranlée par les véhémentes et très valables critiques d'un linguiste du IV^e siècle (Xe s. de J.C.) : Abū Sa'īd al-Sirāfi (disciple indirect des grands linguistes arabes) et c'est au cours d'une controverse qui l'opposa au philosophe logicien Abū Bišr Mattā (en 326 H. très exactement qu'al-Sirāfi adressa à son adversaire les critiques suivantes : "Puisque le *mantiq* a été élaboré par un homme qui appartenait à la nation grecque sur la base de la langue que parlait ce peuple et sur les conventions linguistiques qui la caractérisaient⁸... ? En vertu de quoi (les autres nations) Turcs, Hindous, Persans et Arabes se verraient obligés d'en examiner (les principes) et d'en faire un juge et un arbitre qui sanctionnerait (leurs jugements)... ?" (Tawhīdī, i, 110). A une réplique de Mattā qui prétendait que le *mantiq* ne s'intéresse qu'aux concepts abstraits et universels tels que $4+4 = 8$, al-Sirāfi fit cette réponse : "Si les vérités que l'esprit cherche à établir et le langage à exprimer... relevaient toutes de ce niveau d'évidence (parce qu'accessible à la plupart des hommes)... il n'y aurait plus de divergence d'opinion... En outre, **puisque les concepts abstraits ne sont accessibles que par le moyen du langage** ... la connaissance de la langue ne s'avère-t-elle donc pas nécessaire ? (Ibid., 111). Constatant après cela que Mattā restait insensible à ces arguments et qu'il ne pouvait concevoir l'idée d'une interdépendance étroite entre langage et pensée, al-Sirāfi lui dit, dans une formule saisissante : "**le naḥw (la grammaire ou la science de l'arabe) est une logique mais extraite de la langue arabe. Le mantiq est une grammaire mais on ne la saisit que par le moyen du langage**" (ibid., 115)⁹.

La recherche appliquée et les problèmes de transfert de concepts

Qu'en est-il à présent de ces idées dans le monde de la recherche linguistique (et lexicographique surtout) et plus particulièrement chez les linguistes ou les "philologues" (aussi bien arabes qu'occidentaux) de notre époque ? Pour ce qui concerne les théories

⁷ En recourant le plus souvent aux innombrables monographies lexicographiques laissées par les grands enquêteurs du III^e siècle (tels qu'al-Aṣma'ī, Abū Zayd al-Anṣārī, Abū 'Amr al-Šaybānī et surtout al-Liḥyānī). Il faut aussi signaler le rôle non négligeable que joua le grand linguiste de la 'Arabiyya, Abū Bakr Ibn al-Sarrāg dans cette remise en œuvre systématique du lexique scientifique et philosophique (Voir, là-dessus, notre ouvrage "Linguistique générale").

⁸ Les linguistes de la 'Arabiyya ont été les premiers à s'apercevoir que les catégories logiques établies par Aristote sont tout simplement des transpositions des catégories de la langue grecque. Ce fait a d'ailleurs été mis en lumière d'une façon définitive par plusieurs logiciens et linguistes contemporains. Voir en particulier Ch. Serrus, *Le parallélisme logico-grammatical*, Paris, 1939 et E. Benveniste, *Catégories de pensée et catégories de langue* in *Les études philosophiques*, 1958, 4, pp. 419-429.

⁹ Remarquons qu'al-Sirāfi (ainsi que tous les autres linguistes arabes) n'a jamais prétendu que les *ma'ānī* (les signifiés) tels que ceux qui relèvent du 'ilm al-ḥisāb (l'arithmétique) ou de la *handasa* (géométrie) étaient particuliers à un peuple. Il s'agit là de véritables concepts universels.

de Sapir-Whorf, nous ne pouvons que constater avec beaucoup de regrets, que si elle n'est pas totalement inconnue des milieux cultivés (et de ceux qui ont reçu une formation linguistique tout particulièrement), elles ne sont malheureusement jamais prises en considération quand il s'agit de recherche appliquée (quand il s'agit d'élaborer, par exemple, sur des bases scientifiques des lexiques ou des moyens didactiques pour l'apprentissage de l'arabe (Voir ci-après). Quant aux vieilles conceptions que les linguistes de la *'Arabiyya* et autres penseurs ont pu avoir sur les rapports entre langage et pensée et dont on vient de donner un mince aperçu, force nous est de reconnaître qu'elles font partie de ce très vaste ensemble de théories scientifiques que les anciens savants ont mis au point et qui ne parviennent pas à traverser l'opaque obstacle des siècles décadents ni celui des préjugés quasi indéradicables de la "loi des trois états" (ou de la prétendue linéarité de l'histoire¹⁰). Mal compris ou même incompris tout à fait de la plupart des auteurs arabes ayant vécu postérieurement à la période d'intense activité créatrice (qui se contentèrent de les répéter et de les paraphraser sans saisir le sens profond ni la portée de leurs théories)¹¹ les premiers linguistes arabes sont encore à notre époque aussi incompris que durant ces longs siècles de torpeur intellectuelle¹².

Les graves inconvénients qui en résultent pour la recherche ne peuvent être pris, évidemment, en considération que si l'on a déjà pris conscience d'une telle situation. En quoi consistent-ils exactement sur le plan pratique ? (sur le plan heuristique et celui des applications proprement dites) et comment les éviter ? Telles sont les questions que nous nous sommes posées après l'examen des théories précitées. Pour y répondre d'une manière valable, il nous faudra examiner tout d'abord la manière avec laquelle on a essayé de poser les problèmes généraux de l'adaptation de l'arabe. Nous examinerons ensuite les inconvénients que nous venons d'évoquer à travers l'effort de modernisation du vocabulaire tout spécialement.

¹⁰ C'est à dire la croyance en un "progrès" évoluant d'une manière linéaire et continue. Cf. la loi des trois états d'A. Comte : "l'esprit humain a passé par trois états successifs : l'âge métaphysique, l'âge théologique et l'âge positif" (quoi qu'on dise, ce positivisme étroit est toujours latent dans l'esprit de beaucoup de nos contemporains). L'autre obstacle concerne le lourd fardeau légué au monde arabe par les six derniers siècles de décadence et de sclérose intellectuelle et qui pèse lourdement sur ses épaules.

¹¹ Outre les causes politico-socio-économiques qui ont déterminé une sclérose culturelle généralisée dans laquelle se situe cette incapacité à déceler le sens profond d'une théorie, il y a aussi une cause directe à cette incompréhension : il s'agit de la substitution systématique des concepts logiques aristotéliens aux anciens modes de pensée proprement arabes.

¹² De même qu'il y a en chaque chercheur de culture occidentale (qu'il soit ou non de souche européenne) un philosophe grec toujours actif et un positiviste déclaré ou en puissance - sauf exception - de même, il y a en chaque chercheur de culture avant tout arabe (qu'il soit ou non bilingue) un philosophe arabe hellénisant jamais totalement passif plus un Ibn Malik ou un Taftāzānī (digne représentant de la culture décadente) toujours très actif - sauf exception évidemment. Un certain nombre de chercheurs ont pris cependant conscience depuis peu - au Maghreb surtout - de l'importance aussi bien des travaux des premiers linguistes arabes qui n'ont pas connu ou qui n'ont pas été radicalement influencés par la philosophie grecque d'Aristote (Voir là-dessus notre article : "**La grammaire arabe et la logique d'Aristote**, *Revue de la Faculté des Lettres*, Alger, n°1, 1965 (en arabe) ainsi que les travaux récents (en matière d'épistémologie surtout) de savants occidentaux qui se sont presque totalement affranchis et de la tutelle aristotélienne et du positivisme comtien (L. Brunschvicg, Ch. Serrus, N. Bourbaki (groupe de mathématiciens français). J. Cavaillès, J. Piaget et son école, G-G. Granger, J. Ullmo, R. Blanché, etc.)

Les problèmes de l'adaptation d'une langue à un monde nouveau, à une époque presque totalement différente des époques qui l'ont précédée sont bien connus et il n'est donc pas nécessaire que nous nous étendions là-dessus. Remarquons toutefois, que pour ce qui concerne l'arabe, l'accent a été mis surtout sur les besoins de cette langue en termes techniques : problème considéré comme central par toutes les académies actuelles - et sous tous les azimuts.

Il en est donc résulté une fâcheuse et très regrettable mise en veilleuse de tous les autres problèmes qui nous semblent pourtant plus fondamentaux que celui de la terminologie scientifique¹³ parce que l'élaboration de cette dernière et la garantie de son succès dépendent précisément des solutions qu'on apportera à ces problèmes. Nous songeons tout particulièrement au problème du coût de la communication en général : aussi bien sur le plan articulatoire¹⁴ que morphosyntaxique¹⁵.

Ce ne sont donc pas les problèmes de fond¹⁶, ceux qui paralysent vraiment la "promotion" et la diffusion de la Koinè arabe qu'on a tenté de résoudre mais ceux qui apparaissent comme évidents à l'homme de la rue. Il n'est pas question de nier les besoins de l'arabe en termes techniques - quelle langue prétendrait-elle ne pas en avoir ? Il est bien évident aussi que ces besoins sont immenses. Mais qu'a-t-on fait alors depuis un demi-siècle ? En fait le vrai problème, celui que doit se poser l'homme de science (qui, pour nous, est également et **nécessairement** un homme d'action) est de savoir pourquoi tel terme a fini par être accepté par la communauté parlante et pourquoi tel autre n'a pas eu cette même chance¹⁷. On ne doit donc pas se contenter de "lancer" une

¹³ Il serait exagéré de dire qu'on ne s'y est pas intéressé. Les académiciens et beaucoup de pédagogues ont souvent préconisé une "simplification" (?) de la norme de l'arabe. Mais on est loin d'avoir réalisé un quelconque réajustement dans ce domaine faute d'une information et d'une formation suffisante.

¹⁴ La norme phonétique scolaire - celle que l'on prescrit aux enfants - est, en effet, extrêmement redondante et par suite très coûteuse et artificielle (il s'agit d'un problème de coarticulation : chute à la pause, contractions, voyelles ultra-brèves, etc. jamais respectées dans l'arabe scolaire, bien qu'attestées comme prédominantes dans les parlers classiques). Nous effectuons à l'heure actuelle des recherches à l'Institut de Linguistique et de Phonétique d'Alger pour reconstituer très approximativement la prononciation spontanée des anciens arabes en nous basant en premier lieu sur la tradition orale de l'orthoépie coranique et l'étude comparative des dialectes et en second lieu, sur les descriptions extrêmement détaillées des anciens phonéticiens arabes (Avicenne compris).

¹⁵ Une expérience a été tentée au Maghreb pour définir et réaliser un arabe fondamental. La première tranche de ce travail vient de s'achever.

¹⁶ Un problème très crucial : celui de l'écriture a aussi beaucoup préoccupé les esprits (Voir là-dessus les publications de Ahmad Lakhdar-Ghazal, l'ouvrage de R. Meynet, *L'écriture arabe en question*, Beyrouth 1971, ainsi que notre article, *L'écriture arabe et ses problèmes*, in *Taqāfa*, n° 17, oct. - nov., 1973, pp. 9-20). Quant au problème très important des méthodes d'apprentissage de l'arabe, n'étant pas spécifiquement "philologique" on l'a laissé aux pédagogues mais rien de vraiment valable n'a encore été réalisé dans ce domaine.

¹⁷ Nous ne saurions trop insister sur le fait que ces phénomènes sont étroitement liés avant tout aux problèmes du coût de la communication. Une tentative pour préparer une réponse valable à cette question serait d'examiner d'une manière exhaustive, sur le terrain et en laboratoire, la liste complète des termes qui ont été forgés durant les cinquante dernières années. Signalons pour ce qui est de la mise en ordre des données **lexicographiques**, les efforts méritoires qui ont été déployés par le regretté H. Fischer et présentement par le professeur Lakhdar-Ghazal. Mais il est bien évident qu'un travail aussi considérable ne pourra être mené à son terme que par les puissants moyens que peut nous fournir actuellement la technique informatique. D'autre part, il est nécessaire que ce travail de classification s'étende à tous les

liste de termes et d'essayer de la faire accepter par des moyens plus ou moins contraignants et se laisser dire qu'il en restera toujours quelque chose car c'est là que se situe la cause essentielle de notre retard en matière de terminologie. Gagner du temps pour un homme d'action consiste non pas à accumuler un grand nombre d'opérations et à miser, pour leur succès, sur le seul hasard mais à rationaliser au maximum ces opérations et en faisant l'économie de celles qui n'aboutiront à aucun résultat¹⁸. Or, jusqu'à présent sur quoi s'est-on basé dans l'opération terminologique ? Sur les seules procédures inlassablement décrites par les philologues, de dérivation, de transfert de sens et d'emprunt en oubliant presque toujours que le langage **et la communication linguistique** sont des phénomènes naturels au même titre que les autres phénomènes de la nature et qu'on ne peut les maîtriser qu'en obéissant aux lois qui les régissent¹⁹. Mais ces lois ne sont pas uniquement les règles de la néologie. Elles concernent, en fait, tous les phénomènes inhérents à la production, à la réception, à la compréhension et à l'équilibre interne du langage, bref tout ce qui, dans une langue donnée, étant connu et scientifiquement établi et formulé, peut, par sa transposition en loi cybernétique, accroître le rendement de cette langue dans une société donnée.

A quoi donc a abouti la méconnaissance d'une telle orientation à savoir une recherche globale et parfaitement **intégrée**, qui tienne compte de tout l'acquis théorique et pratique de la linguistique arabe et de la linguistique générale (et plus particulièrement du principe du **déterminisme et de la relativité linguistique**) ?

Comme on vient de le voir, le constant souci des philologues et lexicologues de notre époque, a été comme nous venons de le dire, de réglementer la néologie en établissant la liste de tous les procédés possibles (et admissibles) qui seraient susceptibles d'enrichir le vocabulaire de l'arabe. On trouvera, en effet, un peu partout dans les revues que publient les trois académies arabes (Le Caire, Damas et Bagdad), ainsi que dans la multitude d'ouvrages et d'articles qui ont paru depuis déjà presque un siècle à ce sujet, à peu près les mêmes règles :

1. Trouver dans le vieux fonds lexical arabe, le mot dont le contenu correspond exactement ou approximativement au concept en question :

- pas de problème en cas de coïncidence (très rare pour les concepts abstraits mais moins rare pour les signifiés se rapportant à des objets concrets et non spécifiques à un groupe social ; ainsi beaucoup de termes désignant les parties du corps humain ou animal ont leur correspondant en arabe qui est très riche dans ce domaine) ;

- les notions ne coïncident pas : l'adoption du mot est considérée comme légitime s'il existe un ou plusieurs attributs communs qui permettent de justifier - puisque c'est là un procédé spontané - l'extension ou la restriction ou le transfert de sens ;

types de données linguistiques (textes anciens en prose, littérature contemporaine, enregistrements de réalisations orales en Koiné arabe, etc.).

¹⁸ Une réplique telle que "comment le savoir ?" serait absolument inopérante puisque c'est précisément la mise en œuvre d'une recherche pleinement et inconditionnellement scientifique (mais non positiviste) qui doit y pourvoir.

¹⁹ "Affaire de spécialistes" ? dira-t-on ! et qui donc pourrait résoudre de tels problèmes techniques ?

2. Traduire le sens étymologique du terme quand le sens peut avoir un équivalent en arabe (parce que non technique à l'origine). Recours alors, soit d'abord à la langue courante d'aujourd'hui, soit au vieux fonds lexical. Les mêmes problèmes d'adéquation se retrouvent dans ce dernier cas ;

3. Procéder à une dérivation selon les règles de la dérivation arabe à partir d'un mot ou d'une racine qui possède exactement ou approximativement le sens visé. Mêmes problèmes d'adéquation ;

4. Transposer phonétiquement le terme étranger selon les exigences du système phonétique de l'arabe et, autant que possible, lui donner une structure parmi celles que l'arabe admet (en général celle qui correspond le mieux au concept). Les académiciens ajoutent : c'est là un dernier recours (et c'est effectivement ce qu'on pratique généralement)²⁰.

En même temps que sont établis ces procédés, on décide de créer des mots, d'une manière systématique pour "tous les concepts existants"... tout simplement ! le raisonnement qui justifie cette décision est le suivant : puisque ces procédés peuvent couvrir tous nos besoins en termes techniques et autres - à condition de les utiliser au maximum - il est donc tout à fait concevable que nous procédions à un *ta'rib* (arabisation au sens large) de tous les termes étrangers" mais on oublie de préciser s'il s'agit des termes désignant des notions universellement connues ou utiles à connaître ou bien de tous les termes d'usage courant que contient le français par exemple.

Cette tendance à tout transposer, à trouver, coûte que coûte, un équivalent à tout concept exprimé dans une langue autre que l'arabe a pour cause essentielle la prise de conscience, aiguë chez le bilingue français-arabe surtout, d'un profond et incompréhensible déséquilibre : l'impossibilité pour ce même bilingue qui a bien assimilé le français et, par suite, la culture française d'exprimer en arabe tous les concepts qui lui est facile d'exprimer en français. Il est bien entendu normal qu'il s'inquiète de ne pas trouver dans la Koïnè courante des équivalents proprement arabes (d'origine arabe ou complètement assimilés et acceptés par lui) à des concepts que l'interpénétration des civilisations a imposés au monde entier mais il oublie, qu'en dehors de ces universaux, il y a toute la masse des signifiés que chaque langue a modelés et structurés et qui ne sont pas devenus forcément des universaux²¹. Mais il y a plus grave ! A la suite de cette constatation, le bilingue s'aperçoit qu'à un seul mot arabe correspondent, d'après les textes traduits ou originaux et certains dictionnaires, plusieurs mots français qu'il considère comme sémantiquement distincts (où ayant tout au moins des nuances considérées par lui comme essentielles), il en conclut donc à l'imprécision de cet usage.

²⁰ Il s'agit là d'une formulation très synthétique des règles de la néologie. Nous devons souligner cependant que ces règles n'ont rien d'artificiel. Ce sont, en effet, des procédés tout à fait familiers aux sujets parlants arabes de tous les temps. D'autre part, le locuteur français y reconnaîtra, certainement, les mêmes processus d'enrichissement de la langue française (qui elle, aussi, puise dans le vieux fonds lexical gréco-latin).

²¹ La meilleure illustration de cette tendance en est donnée par les plus récents lexiques et dictionnaires français-arabe. Les entrées étant en français, il est normal de prendre pour base des dictionnaires monolingues - tels que le Petit Larousse. Mais comme on veut à tout prix traduire chaque terme par un seul mot arabe, on pose donc inconsciemment le français (entendez les concepts relevant du français) comme point de départ absolu.

Nous ne prétendons pas, cependant, que cet usage se distingue par sa précision²². Bien loin de là. Ce que nous contestons c'est la validité d'un tel rapprochement et surtout la tentative d'un réajustement arbitraire et artificiel - parce qu'unilatéral et systématique - d'un usage spécifique.

Que ce transfert de signifiés (et la néologie qu'il implique) se fasse spontanément - et par conséquent bilatéralement comme ce fut le cas du parler algérien qui a si profondément contaminé le français d'Afrique du nord et qui a reçu, en retour, tant de concepts proprement français (ainsi que la Koinè arabe elle-même), il n'y a rien à y redire puisqu'il s'agit d'un **fait**²³ qu'on peut certainement orienter, corriger même, mais qu'on ne peut jamais supprimer totalement. Il n'est pas vrai, d'autre part, que les expressions qui relèvent de cette seconde moitié du XXe siècle soient toutes des calques de concepts exclusivement occidentaux. La situation des pays du Tiers Monde n'est plus ce qu'elle était il y a une vingtaine d'années car s'il y a confrontation et conflit d'idéologies ce ne peut être qu'entre des êtres qui pensent et qui agissent et qui, par conséquent, participent les uns et les autres à la formation et au développement historique des concepts.

Examinons maintenant quelques exemples qui nous permettront d'illustrer concrètement ce que nous venons d'avancer. D'une façon générale, le transfert peut se faire comme nous venons de le dire d'une façon spontanée c'est à dire sans l'intervention active et consciente de "législateurs". L'influence des substrats linguistico-culturels joue alors à fond quand les auteurs - le plus souvent multiples et anonymes - possèdent une double culture. Cette influence est tempérée, mais non absolument inexistante, quand il s'agit de monolingues.

Dans ce cas, c'est surtout la nouveauté relative du concept ou plus encore son appartenance à un champs conceptuel nouveau (parce que répondant à des situations nouvelles) qui agit puissamment. Mais dans les deux cas, le simple calque qui en résulte est surtout déterminé, comme on le devine aisément, par les fortes contraintes qui s'exercent sur les traducteurs, les auteurs de manuels et lexiques scolaires et universitaires etc., qui ont, comme consigne, de tout traduire et vite. On ne perdra pas son temps à chercher le mot juste pour traduire, par exemple, la notion de "champ": domaine d'activité, le mot **ḥaql** : terre cultivée, fera l'affaire puisque le français n'a pas

²² Tout le monde s'accorde naturellement pour attribuer cette imprécision à la longue "inaction" de l'arabe dans les domaines de la création intellectuelle (et le retard considérable qui en est résulté) qui a fait de notre langue une langue plus littéraire que d'autres (dans les deux sens : exclusivement écrite et réservée au domaine de la littérature). Cela explique en partie que nous nous refusions à donner à la Koinè actuelle le qualificatif de "littéraire" ou de "littéral". Nous préférons celui d'arabe cultivé ou standard.

²³ Il est certain que les exigences d'une information rapide et quotidienne et le travail de traduction qu'elle impose constituent actuellement, et plus que jamais, un puissant facteur d'interférences de concepts. Mais il s'agit, là encore, d'un fait et tout ce qu'on peut faire c'est de le canaliser en vue de sauvegarder la capacité et le rendement **créatifs** d'un peuple. A propos de fait, il nous paraît tout aussi vain d'aller à contre courant en voulant substituer à un item lexical en pleine vigueur un vieil item (lui-même quasi inusité dans l'ancienne langue!) pour la seule raison - pas toujours évidente - que c'est le mot juste et sans tenir compte des lois qui régissent la diffusion de ce type d'items. Les deux seuls cas où cette substitution serait concevable et même souhaitable sont d'abord celui d'une langue ésotérique (telle que le jargon chimique ou pharmaceutique à l'usage des seuls spécialistes) et celui d'une science que les anciens arabes auraient fondée ou développée considérablement telle que la trigonométrie ou l'astronomie.

eu de scrupules à étendre le sens de "champ". Plus tard, c'est *mağāl* : espace circonscrit où a lieu une activité ou que l'on parcourt, qui finit par avoir le dessus mais il ne fera pas disparaître complètement son concurrent. Il en est de même de *ḍaḥiyya* victime dans un sacrifice religieux, pour traduire l'idée générale de victime. Le vieux *muṣāb*, bien que sporadiquement utilisé, est actuellement loin de pouvoir le supplanter. *Ḍaḥiyya*, ayant une certaine charge affective, la froide administration lui a préféré bien plus tard le mot de *mankūb*. Citons, encore, *'ālağā* pour soigner un malade ou traiter une question (sens de base : manipuler **traiter** manuellement) ; *i'tanaqa* : embrasser une religion (sens de base : serrer entre ses bras) au lieu du très exacte *intaḥala* qui apparaît de temps à autre. En d'autres circonstances, on aura la chance de tomber - par hasard - sur un vieux mot arabe dont le contenu rappelle le concept à exprimer. C'est le cas de : flots agités (sens de base) qu'on utilise actuellement pour le sens général de courant. On dira donc : *tayyār hawā'* : courant d'air (au lieu du très classique : *mahabb al-rīḥ* ou *mashak*), *tayyār kahrabā'i* : courant électrique, etc. Aussi n'ira-t-on pas chercher le mot *duffā'* (qui pourtant traduit exactement la notion du courant) que ne donne aucun dictionnaire français-arabe.

Remarquons que des mots comme *i'tanaqa*, *'ālağā* et aussi *a'āra ihtimāman* : s'intéresser, qui provient d'une contamination avec le concept de "prêter attention" (*a'āra* = prêter) et autres termes que nous n'avons pas cités sont dus à la manie de tout transposer (ce qui aboutit à une vraie contamination). En effet, on disait jadis et on dit encore dans les parlers locaux : *daḥala fi l-Islām* : "entrer, s'intégrer" à l'Islam ou tout simplement *'aslama*, sur le schème *'af'ala*, entrer ou se diriger vers. (Cf. *'amsā*, *'aymana*, etc.), aussi, même le mot *intaḥala* était-il peu employé.

Il est évident que les chercheurs spécialisés dans l'étude de l'arabe n'échappent pas eux non plus à ces interférences de substrats linguistico-culturels et qu'ils sont capables aussi - mais plus rarement - de créer des mots par simple calque, même pour l'usage de leur propre discipline. Cela ne constituerait pas un mal (car le calque en lui-même est un procédé d'enrichissement comme les autres) si les concepts à exprimer, **étant posés comme universels, l'étaient réellement ou si n'étant pas posés comme tels on se propose seulement de les faire connaître** à titre de visions du monde particulières à un autre peuple²⁴.

Ceci étant, on ne voit pas pourquoi l'arabe devrait avoir nécessairement des signifiants spécifiques pour les concepts de mansarde, de combles, de galetas, pourquoi il devrait faire une distinction entre soupe et potage ou entre couleur, coloris et coloration. Le français distingue entre convive, invité et hôte alors que l'arabe ne possède - comme terme vraiment usité - que *ḍayf*. Il en est de même de comique, risible, drôle, cocasse, désopilant, burlesque, etc. pour lequel l'arabe possède le terme générique

²⁴ Ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas et cela peut avoir des conséquences extrêmement fâcheuses pour cette imagination créatrice à laquelle nous faisons allusion tout à l'heure et qui risque d'être complètement étouffée (par le maintien perpétuel de ce que les Arabes appellent *taqlid* ou asservissement intellectuel à une autorité). Citons, à ce propos, le malencontreux et affligeant *taqlid* de certains de nos contemporains en matière de phonétique (consistant à accepter tous les concepts traditionnels de syllabe, voyelles brève et longue, accent, etc. tels qu'on les trouve dans la grammaire occidentale traditionnelle c'est-à-dire présentée comme des réalités incontestables et non comme de simples conceptions).

de *mudhik* ; de boule, balle, ballon, sphère, globe pour lequel nous n'avons que *kura*, de marchand, commerçant, négociant en face desquels nous avons surtout *tāḡir* et *'irta 'aša*, en face de trembler, frissonner, grelotter, frémir mais ici, aussi, la mise en correspondance biunivoque est arbitraire. Nous avons, en fait de pâtisseries, des tas de spécialités mais pourquoi faut-il absolument que les termes arabes soient mis en correspondance avec douceurs, friandises, sucreries, pâtisserie, etc. En comparant le français avec l'anglais, l'allemand et l'espagnol on s'aperçoit qu'il n'y a pas coïncidence entre les signifiants qui désignent ces notions (Cf. espagnol *golosina* pour douceurs et friandises). On peut se demander aussi comment traduire, par exemple, complaisant, serviable, prévenant, attentionné obligeant, empressé, condescendant, etc. Si cette question est posée à propos de la traduction d'un texte français, il est évident qu'on cherchera toujours le mot qui convienne le mieux à chacun de ces termes mais dans son contexte. S'il s'agit de faire correspondre le français et l'arabe - dans un lexique par exemple - le choix entre *latīf*, *muḡāmil*, sera arbitraire tant qu'on ne pourra se référer à un répertoire aussi complet que possible des contextes où ils apparaissent habituellement. Mais quoi qu'il en soit, il est possible et même probable qu'aucun de ces mots ne coïncide tout à fait.

Ce qui vient d'être dit à propos de la différenciation de concepts spécifiques et la non coïncidence des signifiants peut être appliqué aussi à l'autre sens. Ainsi le français ne réserve pas un mot spécial à la notion de *'amm* (a) : oncle paternel (et tante paternelle) et la notion de *ḥāl* (a) oncle maternel (et tante maternelle), (mais l'arabe tenant compte de ces notions dira pour cousin : fils de mon oncle ou tante paternel (le) ou maternel (le). Il est bien connu que l'ancienne langue - et les parlers des bédouins d'aujourd'hui - faisaient des distinctions très fines pour tout ce qui concerne le palmier - dattier, le chameau, le désert, comme les Esquimaux font les mêmes distinctions pour la neige, faut-il donc que les lexicologues français créent des mots distincts et ne se contentent pas d'expressions complexes pour désigner ces nuances ?

Il arrive, cependant, qu'en cherchant bien, on trouve dans les vieux dictionnaires un hapax qui corresponde assez bien à un mot français. C'est le cas de *bouder*, *tâtonner*, *gibecière*, *cache-col*, auxquels correspondent respectivement et très exactement - pour une fois ! - : *ḥarida*, *'ayyata*, *miqnab*, *mišall*. L'extension d'emploi des mots français et arabes étant différents - pour l'instant un lexicographe hésitera toujours - et se refusera souvent - à introduire ces hapax dans son lexique²⁵. Surtout s'il n'est pas tout à fait sûr qu'il n'existe pas d'autres mots moins insolites. Ces termes ont cependant pour eux :

- 1) de signifier des concepts non spécifiques ;
- 2) d'avoir existé effectivement ;
- 3) de n'être pas tabous ;
- 4) de ne pas avoir de synonymes ;
- 5) d'être indemnes de toute homonymie, et enfin,

²⁵ Il est bon de signaler que tel a été toujours le comportement des auteurs anciens de monographies lexicographiques (al-Aṣma'ī surtout). Seuls les auteurs de *Kūfa*, collectionneurs infatigables et maniaques de "papillons" lexicologiques rares ont fait exception.

6) de ne comporter aucune incompatibilité phonétique et c'est ce qui a motivé leur intégration dans l'arabe fondamental (à l'exception de *miqnab* qui reste en discussion)²⁶. Cette décision est d'ailleurs tout à fait compréhensible si on pense que d'autres hapax remis en circulation depuis quelques années sont actuellement acceptés par tous les sujets parlants (tel est le cas de *qīṭār* = train, parmi tant d'autres). Mais il se trouve que c'est précisément grâce aux critères énoncés ci-dessus que les néologismes ont une chance d'entrer dans l'usage (d'autres causes **plus profondes** sont encore à découvrir).

Ceci nous amène inévitablement à soulever le problème de la légitimité - du point de vue scientifique - d'une telle intervention et à faire les observations qui s'imposent à l'égard de cette **vision du monde particulière** qu'est le positivisme. Les thèses positivistes linguistiques sont bien connues. "L'évolution des langues est un phénomène naturel et donc indépendant de notre volonté. Il n'est pas légitime de faire dire à la réalité plus qu'elle ne dit. Une intervention de l'homme pour transformer cette réalité ne relève pas de la science. De ce qui est on ne saurait sans sophisme conclure ce qui doit être", etc.

Bien que ce soit le souci d'une parfaite rigueur - louable en soit - qui a conduit à cette prise de position, il n'en demeure pas moins que c'est là et que ce sera toujours une prise de position stérile. On conçoit que le chercheur s'entoure de toutes les précautions possibles pour établir les faits. Mais établir les faits n'est pas toute la science. Sans les hypothèses, les théories, les modèles, la science ne peut avancer parce que la réalité ne dit rien par elle-même. On doit lui faire dire plus qu'elle ne dit précisément ! à condition toutefois de s'assurer d'une façon constante de la cohérence des théories qu'on construit et de leur adéquation à cette réalité (ce qui d'ailleurs n'est jamais achevé complètement, fort heureusement !). En ce qui concerne, d'autre part, le caractère scientifique de la recherche, on peut toujours affirmer que les applications en elles-mêmes n'ont rien à voir avec la "scientificité" de la recherche qui a permis de les effectuer et qu'elles dépendent uniquement des seules intentions de ses promoteurs (des options fondamentales d'un peuple par exemple). Mais devons-nous ajouter, il n'est pas permis de qualifier une recherche d'ascientifique ou d'antiscientifique parce qu'elle vise au delà de son objectif immédiat qui est de rendre compte de la réalité des objectifs liés plus ou moins à des intérêts vitaux. Comme nous l'avons dit ailleurs : "ou bien on continue de considérer "superbement", comme l'avait fait la philosophie antique²⁷, que seule la recherche pour la recherche est véritablement scientifique... ou alors on constate qu'on peut rencontrer, dans certaines démarches cognitives, quel que soit l'objet qu'elles peuvent avoir ou ne pas avoir dans la vie pratique, ce qui constitue la base même de toute connaissance objective et organisée à savoir : l'efficacité des moyens de contrôle expérimental et la puissance des méthodes de formalisation". D'autre part, il n'est pas vrai que l'intervention de l'homme (dans l'évolution des langues tout spécialement) soit impossible et par conséquent toujours vaine. D'abord parce que de tout temps les hommes politiques par leurs décisions et les grammairiens par leur normalisation ont influencé profondément le cours de cette évolution (qu'on songe à l'influence des grammairiens français du XVII^e siècle). On conçoit, cependant, qu'une normalisation qu'a-

²⁶ Voir ci-dessus p. 9, note 2.

²⁷ Qui elle a, au moins l'excuse de refléter les idées et les institutions de son temps.

nime un purisme rétrograde (dont le seul souci est de conserver pour conserver) ou subjectif et arbitraire (qui ne chercherait qu'à imposer un point de vue de grammairien ou à privilégier un groupe social très restreint) soit infiniment détestable mais on doit pouvoir accepter - dans le domaine des applications et sans préjudice pour le caractère scientifique de la recherche - la tendance d'un peuple à pérenniser autant que possible un système linguistique qu'il ressent comme une composante essentielle de sa personnalité et le garant de son unité. Et nous ne pensons pas que ce soit là une vision du monde particulière à un seul peuple.

L'objection la plus essentielle qu'on peut faire au positivisme d'une manière générale et au néo-positivisme appliqué à la linguistique en particulier (et qui fonde toutes celles qu'on vient d'énoncer) concerne précisément son attitude à l'égard de la réalité objective. Comme on le sait, le positivisme rejette sans appel toute **contemplation** métaphysique et toute recherche de **l'être en soi** et ne retient comme accessible à la connaissance que les phénomènes qui se déroulent dans la nature et que les néo-positivistes réduiront aux seuls "observables". Mais ce faisant, il n'en continue pas moins à **contempler** les phénomènes **en soi** ! Les progrès accomplis sont certainement grands (d'un certain point de vue toutefois) mais ils ne sont pas décisifs puisqu'on n'est pas sorti de la contemplation. C'est toujours le **primat de l'objet, l'attitude contemplative** propre à la philosophie hellénistique qui domine la recherche. Description analytique de la réalité immédiate : segmentation en unités minimales classification de ces unités, mise en lumière de leur organisation en un tout : l'objet est partout et toujours central, la relation n'apparaissant elle-même que sous une **forme statique**. Or cette tendance contemplative et "chosifiante", largement dépassée actuellement, est due justement, à la totale ignorance du positivisme d'un fait pourtant essentiel à savoir l'interaction du sujet et de l'objet dans l'accroissement des connaissances et par suite de l'adaptation de l'homme à des situations nouvelles. Ce qui fait donc l'originalité de la pensée occidentale en cette deuxième moitié du XXe siècle - et avec elle la pensée des premiers savants arabes, c'est qu'elle n'est plus contemplative, elle n'a plus le fétichisme de l'objet. Pour elle, comme pour la vieille pensée arabe, la relation non seulement crée les objets qu'elle unit mais elle n'est jamais totalement statique, c'est en général une **opération, une transformation** et c'est elle qui doit retenir avant tout l'attention du chercheur .

Ainsi le transfert de concepts, systématique ou spontané, qui se poursuit depuis quelques décennies entre d'une part, les langues et cultures occidentales - et françaises notamment - et la langue arabe d'autre part a considérablement influencé le comportement du chercheur arabe d'une façon générale, et bilingue en particulier. En acquérant, par cette "acculturation", une sorte de second substrat (un "adstrat" plus exactement) le spécialiste des problèmes de l'arabe plus particulièrement, devait par conséquent, se prémunir contre certaines interférences qui ne pouvaient favoriser l'essor d'une recherche appliquée efficace ni développer ses dons de création. Peu pré-occupé ou mal informé des résultats les plus récents de la linguistique générale et de ce qui a fait la grande originalité de la vieille linguistique de la *'Arabiyya*, le chercheur en matière de langue arabe était donc insuffisamment armé pour améliorer ses techniques et par suite la qualité des résultats de ses recherches. Nous avons à ce propos souligné toute l'importance que peut avoir pour une telle recherche la prise en considération non seulement des principes du déterminisme et de la relativité linguistiques mais encore de tout l'acquis théorique et pratique de la linguistique et de l'épistémologie contemporaines.

BIBLIOGRAPHIE

- Benveniste, E., *Tendances récentes en linguistique générale*, Journal de psychologie, Paris, 1954, n° 1-2, pp. 130-145.
- Cassirer, E., *Le langage et la construction du monde des objets* in Journal de Psychologie, 1933, reproduit dans *Essai de langage*, Paris 1969 auquel nous renvoyons.
- Ġāḥiḍ, *Hayawān*, éd. 'A. Hārūn, Le Caire, S.D.
- Georr, Kh., *Les catégories d'Aristote dans leurs versions syro-arabes*, Beyrouth, 1948.
- Hjelmslev, L., *La stratification du langage*, in Word, 1954, n° 2-3, pp. 163-188.
- Humboldt, W., *Œuvres complètes*, Académie de Berlin, 1903, t. VII.
- Martinet, A., *Eléments de linguistique générale*, Paris 1967.
- Monteil, V., *L'arabe moderne*, Paris, 1960.
- Mounin, G., *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, 1963.
- Sapir, E., *Le langage* (trad. française), Paris, 1953.
- Conceptual categories* in Primitive Language Science 74, 1931, p. 578.
- Suyūṭī (Ġalāl al-Dīn-al-), *al-Muzhir*, 2^e éd., Le Caire, S.D.
- Tawḥīdī (Abū Hayyān), *al-Imtā'-wa-l-mu'ānasa*, éd. A. Amin et A. el-Zin, Le Caire, S.D.
- Trier, J., *Das sprachliche Feld*, in Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Bildung, 1934 (10).
- Whorf, B.L., *Language, Thought and reality*, New York, 1958.

